

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 15

Artikel: Un mécontent
Autor: Rit.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pirions après la liberté et cherchions des distractions. Jules sort alors une vieille pièce de monnaie en cuivre, rouillée, usée, à peine lisible, la met en évidence et me souffle : piastre.

Nous trouvons ce mot baroque et il n'en faut pas davantage pour nous amuser; il est nouveau, il sent l'exotisme et nous l'accolons encore à Piâtse, surnom d'une famille, auquel nous l'apparentons. L'expression « piastre à Piâtse » nous ravit, les diptongues nous remplissent la bouche et sonnent comiquement.

La leçon terminée, nous nous levons pour la prière. Je suis le premier de la classe; c'est à moi que revient l'honneur, peu envié, de la dire. Au moment où je commence; « Allons en paix », Jules pousse la pièce bien en vue sur la table en murmurant : piastre. Il n'en faut pas davantage pour me chatouiller le gosier, chavirer la pensée, sacrifier le sérieux de commande au naturel léger et badin. Je bredouille : « Vivons en paix, que l'amour de Dieu... » en m'élevant par degrés rapides du ton grave au ton chantant, pour finir en une explosion étouffée et sacrilège.

Stupeur générale, yeux écarquillés et poitrines haletantes; puis tous glissent vers la porte, sauf moi, qu'un mot du maître retient impérieusement en place. Ai-je peur? Je ne sais, tellement je suis bouleversé. Ma faute est grave et je m'attends au pire; et cependant quelque chose me dit que le cas n'étant pas ordinaire, la punition le sera aussi.

— Viens ici, me dit le maître d'une voix sans colère, presque affectueuse, de sa voix grave, imposante, qui obtient tout ce qu'elle veut.

J'étais affalé dans mon banc, au fond de la classe; je m'avance vers le pupitre, tremblant, rougissant et pâlisant tour à tour. J'avoue franchement ce qui s'est passé, en baissant les yeux, regardant seulement les mains nerveuses et maigres, habiles à lancer des calottes : elles ne frémissent pas, elles se retiennent l'une l'autre, se serrent, s'assouplissent.

— Elles renoncent, pensé-je.

Je lève la tête : le regard fatigué, mais clair et profond du maître, me sonde longuement. Silence. Enfin, je saisis quelques mots :

— Mauvais exemple... Offense à Dieu... Copier en entier le psaume 119, en trois jours.

Pas de sermon, pas de schlague, pas de cachot; je suis libre, sans humiliation; j'éprouve comme une délivrance et un respect doublé d'affection pour la mansuétude du maître; il me semble avoir découvert un nouvel homme en lui et je ressens un bonheur tout nouveau. Il faut si peu pour toucher le cœur d'un enfant, comme il faut si peu pour amuser sa fantaisie et faire pouffer son rire, même et surtout dans l'atmosphère particulière d'une classe.

A. Gaillard.

MAX BUCHON

 A poésie que nous donnons dans le numéro de ce jour est de Max Buchon, prosateur et poète français, mort à Salins (Jura), en 1870.

Cet écrivain affectionnait beaucoup la Suisse où il avait fait ses études. Ardent ami de nos institutions, esprit enthousiaste et cœur chaleureux et sincère, imbu d'idées républicaines, Max Buchon s'attira le courroux du gouvernement impérial qui l'exila.

Buchon est connu par ses traductions des charmantes nouvelles de Gotthelf et d'Auerbach, des contes de Grimm, des populaires et réalistes poésies de Hebel, de Heine, de romans franc-comtois que la *Revue des Deux-Mondes* a publiés et d'autres petits ouvrages encore. Quelque temps avant sa mort, il a donné un intéressant travail intitulé *les fromageries francs-comtoises comparées à celles de la Gruyère et de l'Emmenthal*, qu'il a dédié au Conseil d'Etat du Canton de Vaud. Il termine sa dédicace par ces mots : « Veuillez bien, Messieurs, ne voir dans cet hommage qu'un indice de la haute estime que je professe pour la Suisse après y avoir passé cinq ans d'exil... »

Prosateur et poète, Buchon reste toujours simple, naïf et populaire avec beaucoup d'esprit et de talent d'observation. Rien ne lui échappe, il étudie tous les côtés des choses sans se laisser épouvanter par la triviale : sa lyre sait habiller convenablement ce que la prose laisse nu et difforme. C'est là, selon nous, le caractère distinctif de Buchon, envisagé comme poète principalement.

Nous avons dit que sa lyre poétisait tout, même ce qui peut paraître d'une grande trivialité, le plus ennemi de la poésie : *La soupe au fromage* est une preuve de notre assertion. C'est par cette citation que nous termineront cette courte biographie.

LA SOUPE AU FROMAGE

*La marmite est sur le feu,
Mettons-y du beurre;
Ne craignez que le trop peu,
Et sitôt qu'il pleure,
La farine et les oignons,
Et de notre mieux oignons
La soupe au fromage.*

*Les oignons bien fricassés,
Versez l'eau bouillante :
Pour faire à son gré laissez
La flamme brillante;
Un peu de sel, mais pas trop,
Et voilà partie au trop
La soupe au fromage.*

*Du pain les plus beaux croûtons
Vite à la soupière,
Et par couche entremettons
Notre vieux gruyère.
Pour le coup versez-moi là
Votre marmite... et voilà
La soupe au fromage!*

*Quels superbes filets blancs
La soupière grise
Fait rayonner de ses flancs
Sitôt qu'on y puise!
Quel ineffable fumet
Lance à notre nez gourmet
La soupe au fromage!*

*Dieu! comme cela descend!
Qu'en dis-tu, compère?
Second service à présent :
Les deux font la paire!
J'ai soif à n'y plus tenir,
Mais il faut d'abord finir
La soupe au fromage!*

*Maintenant le verre en main!
Certe, on peut bien boire
Sans penser au lendemain,
Quand de tout « déboire »
On est sûr d'être vainqueur
En s'appliquant sur le cœur
La soupe au fromage!*

Max Buchon.

LA PLUS BELLE

Variations à la manière de... P. Géraldy.

 ON petit, si tu lisais autre chose que des journaux sportifs, tu saurais qu'on vient d'élire la plus belle femme de France, mais pour une année seulement!

Vois-tu, mon petit, tu es un jeune homme, et tu vas avoir, toi aussi, à juger de la beauté d'une femme! Enfant, tu ne voyais en tes compagnes de jeu que des êtres faibles, susceptibles, boudeurs et pleurnicheurs!... Aujourd'hui, tu es un jeune homme, et, ELLES, des femmes!

Lève la tête et regarde-les!
Si quelque femme te plaît, songes-y, mais n'en laisse rien paraître; tu serais perdu!

Des yeux bleus, un teint de fleur, un visage avenant éclairé d'un sourire : tu es en face de la source de tous tes tourments!

Une gravure de prix exige un cadre riche. Ne t'étonne pas de la faveur que les femmes font aux bijoux : elles estiment que le cadre suffit!

Des yeux qu'on cachent semblent plus beaux : leur feu en devient plus mystérieux!

Se jeter aux pieds de sa belle? — Sois pru-

dent, mon petit : ce siècle compte tant de sportives!

Mieux vaut être un homme faible qu'une femme forte : elles ont des faiblesses imprévues.

Qui t'a dit : « Beauté passe... » Malheureux ! la Beauté reste... mais à quel prix !

Tu dis : « Je t'aime parce que tu es la plus belle ! » Elle songe : « Une belle femme pauvre vaut cent hommes riches et laids ! » Ainsi, elle te vaut cent fois !

La beauté passe, la bonté reste !... Admettons ! mais il arrive que les douceurs tournent à l'aigre!

Elle est belle, belle entre les belles !... Mais écoute comment elle parle d'une autre belle femme !

Mon petit, dans l'ombre, une belle femme ne se distingue guère !

Savais-tu, peut-être, qu'un homme est toujours assez beau s'il gagne assez d'argent !

L'amour embellit la femme ! Aime plutôt une femme laide : ton amour l'embellira !

S'il n'y avait ni fleurs, ni parfums, ni bijoux, ni toilettes, il n'y aurait que des femmes ! Dieu merci ! l'arsenal abonde en armes : nous ne manquerons jamais de belles femmes !

St-Urbain.

Humour irlandais. — Putt était employé dans une carrière. Il reçut un jour l'ordre de porter à quelques ouvriers un tonnelet de poudre.

En arrivant, il s'assit, attendant les ouvriers, sur son tonnelet, bourra sa pipe et l'alluma.

Un contremaître survint :

— Malheureux, vous êtes fou de fumer si près de votre poudre ; vous ne savez donc pas que, l'année dernière, douze idiots de votre espèce ont été mis en mille morceaux pour avoir fait pareille imprudence ?

Tirant de sa pipe une énorme bouffée, Putt répondit :

— Ça ne pourrait jamais arriver ici, je suis bien tranquille...

— Pourquoi ? reprit l'autre.

— Parce que, dit Putt, nous ne sommes que deux ici.

UN MÉCONTENT



EST « tépatant » me disait un de la ville, il faut qu'il y ait des privilèges dans notre patrie, autrefois c'étaient les nobles qui en étaient comblés, maintenant ce sont les paysans. Il n'y en a plus que pour eux ; tout leur est dû. Le parlement ne s'occupe qu'à les encourager, à les combler de faveurs, c'est « empoisonnant ».

— Qu'est-ce que tu me racontes-là ? Est-ce que tu connais la condition du paysan ?

— Si je le connais ? Je ne connais qu'elle. L'argent lui tombe du ciel ; il n'y en a plus que pour lui. S'il pleut, ses légumes poussent ; s'il y a du soleil, ses fruits mûrissent ; s'il neige et si le thermomètre descend à dix degrés au-dessous de zéro, tous ses ennemis : campagnols, mulots, chenilles et autres rapaces sont anéantis. Le temps, tu le vois, le favorise aussi ; le temps ne s'occupe que du paysan.

J'avais une forte envie de rire.

Je regardai mon interlocuteur pour m'assurer qu'il parlait sérieusement.

— Allons, répliquai-je, avoue que le temps s'occupe aussi du citadin et que le soleil luit pour tout le monde.

Je crus que le gaillard allait me dévorer tout cru.

— Ah ! tu trouves que le temps est équitable, qu'il est gouverné par un esprit souverain de justice ? Mais il faut que tu sois complètement idiot, mon pauvre ami, pour supposer des choses pareilles. S'il pleut, je suis dans l'obligation d'acheter un imperméable, moi, et c'est cent francs qui sévissent de ma poche. S'il neige, s'il gèle, il faut que je triple ma consommation de charbon et si tu crois que le marchand me le vend meilleur marché parce que je lui achète en gros, tu te leures. S'il fait chaud, il faut que j'aille à la montagne, la ville est « empoisonnante » l'été et pourtant, mon vieux, tu n'as pas idée de ce que je me fais estimer ; c'est à croire que ce sont des crabes qui se sont faits les fournisseurs des citadins ; ils les dévorent vivants. Ah ! si tu oses comparer mon sort à celui du paysan. Lui,

il est heureux, tout lui réussit ; moi je suis un écorché vif. Le paysan est content de son sort, le citadin est exploité par son propriétaire qui ne rêve que d'une augmentation de loyer et, par dessus tout il risque d'être écrasé à chaque instant par des longues files d'automobiles qui l'empêchent de traverser les rues.

La paysan s'amuse à faire des économies, il n'a pas d'autres distractions que celle qui consiste à placer de l'argent. Moi, je n'ai jamais d'argent à porter à la banque, alors, pour me distraire un peu, pour ne pas succomber sous le poids de l'ennui, je suis bien obligé d'aller au cinéma, au cirque, au café, au théâtre, est-ce que tu crois que c'est une vie ? Le paysan est heureux : ses poules n'arrêtent pas de lui pondre des œufs ; chacune de ses vaches lui donne cinq ou six veaux tous les trois mois, et connaît-tu le prix du veau ? Les yeux de la tête, mon vieux, comme s'il s'agissait du veau d'or. Le paysan ne craint qu'une chose, c'est que le ciel lui tombe sur la tête, et on ne se souvient pas que pareille catastrophe lui soit arrivée. Il n'y a jamais une étoile en moins au firmament. Jamais un fleur en moins sous les pieds. Il est satisfait, tranquille, heureux, tandis que moi je me ronges, je grogne, je suis furieux et pessimiste.

Comme je passe chaque année un certain temps à la campagne, j'invitai mon récriminatoire à venir partager chez moi, le bonheur des paysans.

— Tu resteras au milieu d'eux, lui dis-je, autant de temps que tu voudras. Tu accompliras, dans la douce paix des champs, une cure morale nécessaire. Je ne t'obligerai pas à prêter ton concours aux paysans dans les sports qu'ils pratiquent pendant l'été et qui consistent à faucher et à rentrer le foin et les céréales, tu ne serais pas suffisamment entraîné et tu serais knock-out au bout d'une heure. On se rend bien compte que tu n'as pas connu le commissaire Potterat. Lui, il en a eu pour un mois à se remettre d'une journée de moisson. Tous les « charettes » du canton y ont passé. Je veux seulement te prouver que les joies de la campagne sont facilement accessibles aux citadins et qu'elles ne sont pas coûteuses.

Il vint se mettre au vert, avec l'intention de profiter largement de mon hospitalité.

Mais, au bout de deux jours, il fit ses malles : l'odeur des écuries l'incommodait ; il avait peur des taons, des chiens et des mouches, de l'eau qui n'était pas filtrée, du soleil qui pouvait lui donner une insolation, de traverser la rue du village pendant que les vaches se rendaient à la fontaine, lui procuraient des « peurs bleues » c'était pire que de traverser la place St-François, mais, surtout, il trouvait que la campagne manque trop de confort moderne et de distractions.

Rit.



LE TRAPPEUR DE COSSONAY

M. Jean, après avoir embrassé sa famille et dit adieu à ses nombreuses connaissances, prit possession de son wigwam le 31 août, au soir.

Ces quatre mois lui semblèrent très longs ; mais une justice à lui rendre, c'est qu'il supporta les privations avec une constance héroïque. Ses trappes ne lui rapportèrent rien, sauf une petite fille de Cossonay qui se laissa prendre en cueillant des mûres sauvages. La pêche ne se montra pas plus favorable et son fusil n'abattit guère que des mésanges, gibier maigre et peu nourrissant.

Durant septembre ne fut pas trop pénible ; il y avait encore des fruits aux arbres du voisinage, que M. Jean ne craignait pas d'aller se cueillir. Les baies champêtres croissent en abon-

dance au bord de la Venoge et notre trappeur ne se trouva pas malheureux.

Mais peu à peu la saison devint froide ; le *tasajo* diminua ainsi que le sac de maïs et bien souvent M. Jean rentra au logis avec une faim canine, qu'il apaisait au moyen d'un petit verre d'*aguardiente*. Quelque fois, à force de chercher, il trouvait dans son wigwam des salaisons que jusques-là il n'avait pas aperçues ; souvent aussi il se couchait l'estomac vide et le sommeil lui faisait bientôt oublier son jeûne prolongé.

Eh bien ! Qui l'aurait cru ? Dans cet endroit désert, éloigné de toute civilisation, M. Jean eut des aventures ordinaires et extraordinaires dont nous ne voulons pas priver le lecteur.

Un soir d'hiver, qu'il s'était consolé du jeûne de la journée par quelques gorgées de *pulque*, il redoubla imprudemment la dose et sentit des fumées alcooliques lui monter au cerveau. Cependant, il eut assez de force de volonté pour s'arracher à cette jouissance trop matérielle et, pensant que l'air frais le remettrait, il chaussa ses *knicker-bocker*, afin de marcher plus aisément dans la neige, se chargea à tout hasard de son *riffle* et remonta lentement la colline. Il arriva en peu de temps aux limites de son domaine, à la grande route de Lausanne à Cossonay, mais là quelle ne fut pas sa surprise en apercevant un wigwam tout blanc de frimas et à deux pas de lui un Indien orné de sa peinture de guerre.

Le premier mouvement de Jean Claret devait être d'armer son *riffle* et de coucher en joue l'Indien. Celui-ci ne sourcilla pas et dit en bon français :

— Mon frère blanc peut me tuer s'il le veut ; mais il remarquera que je suis sans armes et sans défense.

— C'est vrai, mon frère, répondit Jean en abaissant sa carabine, et il attendit que l'Indien voulût bien se faire connaître, car, au désert, on ne questionne jamais personne.

— Mon frère blanc aimerait savoir pourquoi je me trouve ce soir au milieu des visages pâles ? Je suis le *sachem* de la tribu des Menou-menou. Ce wigwam renferme ma femme et mes petits enfants, au nombre de quatre. La soirée est bien froide et avant de me livrer au repos je me demandais s'il n'y aurait pas dans le voisinage quelque *posada* pour m'ingurgiter un peu d'eau de feu.

— L'hospitalité est le premier devoir d'un trappeur. C'est le *Wacondah* qui m'amène aujourd'hui l'illustre *sachem* des Menou-menou. Que mon frère daigne me suivre : mon wigwam n'est pas éloigné ; nous allumerons du feu et nous nous restaurerons.

Le chef indien, sans se faire prier, accompagna Jean Claret. Bientôt ils furent commodément installés dans la cabane, assis, non sur des crânes de bisons, ils n'en avaient pas, mais sur de simples tabourets. Une chandelle fumeuse les éclairait. Jean offrit un *calumet* à son hôte, plaça entre eux deux une fiole d'*aguardiente* et deux verres. Pendant environ dix minutes ils fumèrent et burent alternativement en silence. A la fin, le *sachem* des Menou-menou prit la parole.

— Mon frère blanc attend sans doute que j'ôte la peau qui couvre mon cœur et que je t'explique sans détour. Je ne suis point un Peaurouge, comme il l'a cru d'abord ; je suis un blanc.

— Alors pourquoi porter ce costume indien, cette peinture de guerre ?

— Mon frère le comprendra bientôt. Je suis ou plutôt j'ai été en réalité *sachem* des Menou-menou. Mes aventures sont surprenantes. Je vais les raconter à mon frère en peu de mots.

Mon père, comme moi, était originaire de Concise. Notre véritable nom de famille, Prunet, est connu de beaucoup de gens. Il y a quelque vingt ans, mon père, qui tirait le diable par la queue, se décida à partir pour l'Amérique, comptant y rétablir ses affaires. Il acheta du terrain au Nouveau-Mexique et se mit à le dé-

fricher. Il me faisait travailler avec lui et je vous avouerai, mon frère, que ces occupations monotones et sédentaires ne convenaient point à mes goûts. Non loin de nous campait une tribu d'Indiens soumis, celle des Menou-menou ; j'allais fréquemment les visiter et ils recevaient le visage pâle avec tous les égards imaginables. Combien de fois je rentraï au logis en pensant : que ces gens sont heureux ! ils jouissent de la liberté la plus complète et ne sont pas, comme moi, asservis à la terre. Ces idées me poursuivaient, si bien qu'un jour, à la persuasion de quelques polissons de la tribu, je quittai la maison paternelle et accompagnai les Menou-menou dans une de leurs nombreuses migrations. Le *sachem* nommé la *Panthère* me prit en amitié, il m'enseigna à monter à cheval, à dresser les *mustangs* et guida ma main débile qui s'essayait à brandir le *tomahawk* ; je participai à tous les exercices des sauvages, à leurs chasses, et devins ce que je suis encore aujourd'hui : fort et agile.

Mais je commence à avoir le gosier sec ; encore une gorgée de *mezcal*, mon frère ?

— Avec plaisir.

— La *Panthère* me proposa d'entrer dans sa tribu comme fils adoptif. J'y consentis ; dès lors, je quittai mes vêtements européens pour prendre les *mockens* des Menou-menou et leur peinture de guerre. On me donna comme épouse une charmante jeune fille, le *Centonztle doré*. Mon bonheur semblait assuré, quand le vieux *sachem* mourut, en me désignant comme son successeur sous le nom de la *Panthère volante*. On n'osa pas résister aux dernières volontés du chef ; les autres guerriers de la tribu eurent l'air de m'accepter avec plaisir ; mais je surpris, à diverses fois, chez eux, des regards pleins de jalousie et de colère. L'*amantzin*, sorcier ou prêtre des Menou-menou, ourdit contre moi une conspiration ; à la faveur d'une partie de chasse, je devais disparaître à jamais. Le *Centonztle doré* entendit quelques mots relatifs à cette affaire ; elle m'en avertit. Alors, sans attendre un moment de plus, je m'esquai de nuit avec ma femme sur un *mustang* rapide. Je ne pouvais songer à retourner vers mon père, on comprend trop bien pourquoi ; je résolus de revenir en Europe. Je vendis mes armes et mes parures indiennes ; ma femme et moi nous nous débarrassâmes de nos accoutrements de sauvages et montâmes, à New-York, sur le premier bateau à vapeur en partance. Une fois dans ma patrie, afin de gagner mon pain et celui de ma famille, j'ai embrassé une vocation à laquelle je suis très propre : celle de saltimbanque. Voici le programme de la soirée que je viens de donner à Cossonay :

Grande Salle de l'Écu de France
GRANDE SOIRÉE MAGIQUE ET
ACROBATIQUE

par les terribles Indiens Menou-menou
la *Panthère volante* et le *Centonztle doré*.
Premières places, 30 cts. — Secondes, 20 cts.

Ma femme, depuis notre retour en Europe, m'a enrichi de quatre enfants que je destine à la gymnastique. Ils sont avec le *Centonztle* dans le wigwam que vous avez vu là-haut. Une des roues s'est brisée et j'ai dû m'arrêter à quelque distance de la ville. Mais demain, au petit jour, tout sera réparé et en avant pour la foire d'Orbe !
(A suivre). Jules Besançon.

Au Théâtre Municipal de Lausanne. — Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce parue plus loin, qui leur fait savoir qu'au Théâtre de Lausanne, on jouera la semaine prochaine *Chanson d'Amour*, la délicieuse opérette de Schubert. Conseillons-leur de venir assister à ce spectacle, d'autant plus qu'en matinée du dimanche 23 avril, à 14 heures, il y a des prix réduits et que la jeunesse jusqu'à 22 ans paie demi-place. — Cette opérette est montée avec des costumes magnifiques, elle est absolument charmante. C'est un spectacle à ne pas manquer.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.